



*Inoubliables et sans nom* L'Amourier éditions, 2009.

par Antoine Emaz (Revue du CIPM)

Si l'on suit la proposition de cadastre poétique établi par Jean-Michel Espitallier<sup>1</sup>, il faudrait classer Bernard Bretonnière parmi les "liseurs". Ici, il énumère contre l'oubli, collectionne, accumule ses rencontres de vivants anonymes. Cela donne une longue suite de moments très brefs en prose, lorsqu'au détour d'une journée on rencontre l'autre, sans forcément lui parler. Et Bretonnière ne trie pas dans l'humain : il note aussi bien la déréliction que l'élan ou le désir, la bêtise avinée que l'épuisement aliéné, la communication ou l'impossible échange... C'est une poésie de l'œil ; une de ses qualités premières est l'attention, à l'encontre "d'une existence qui, toujours, nous interdit de nous arrêter vraiment aux autres". On pense au titre de Godeau, *Votre vie m'intéresse*, mais le registre est différent. Malgré l'humour, la joie possible, domine souvent la fadeur de vivre à côté de vivre.

1. *Caisse à outils*, Pocket / Poésie, 2006.

*Inoubliables et sans nom* L'Amourier éditions, 2009.

par Antoine Emaz (Site Poezibao)

Vues minuscules. Le livre est constitué de courts paragraphes qui sont autant de rencontres au quotidien avec des gens de tous les jours. Cela pourrait paraître banal ; tout tient à la qualité de l'observation. Or Bretonnière sait piquer comme des papillons ces moments qui sauvent ou gâchent la journée, ces détails dans le comportement ou le langage qui révèlent une personnalité, voire une vie. On pense aux poèmes en prose de Godeau, ou aux "instants" de Follain : il s'agit de saisir l'humanité ordinaire (dont l'auteur ne s'exclut évidemment pas) dans ses menus bonheurs ou ses détresses. Ce que ne supporte pas Bretonnière, c'est la bêtise, la prétention, la vanité, mais il a une vraie tendresse pour les éclopés de l'existence ou ceux qui savent rire, peuvent et veulent être heureux. Cependant, malgré l'humour, la tonalité dominante reste celle d'une certaine fadeur de vivre, comme si l'on passait le plus souvent à côté d'exister, emportés par le rythme de la vie active, ou englués dans le temps mou de la routine.

*"Sur le visage de la patronne de l'hôtel où je m'arrête un quart d'heure pour prendre mon petit déjeuner, se devinent des trésors de tristesse. Je ne m'emploie pas à imaginer ce qu'elle a vécu en quarante-cinq ans, je me désole plutôt d'une existence qui, toujours, nous interdit de nous arrêter vraiment aux autres. La tendresse fraternelle qu'engendrent immanquablement les blessures et les désillusions, lisibles ici dans les rides d'un sourire las et bon, ce matin de pluie sur la rocade, je n'y goûterai qu'en passant, comme un petit voleur à la tire. Mais que pourrais-je lui offrir, et elle me confier ? Rien, et rien. Nous ne sommes jamais que de passage, partout, pour tous, absurdement pressés."* (p. 46)

Au fond ce que propose Bretonnière dans ce livre, à travers toutes ces rencontres fugaces, au jour le jour, ce sont justement des temps d'arrêt, d'attention. Sa poésie ici n'est aucunement moralisante, mais elle est morale : il s'agit de reprendre conscience du fait que nous

Antoine Émaz  
Écrivain, il a publié une trentaine de recueils de poésie chez différents éditeurs (*L'idée bleue*, Deyrolle, Tarabuste, Théodore Balmoral...)  
Il collabore à différentes revues comme critique littéraire.



faisons partie d'une communauté humaine, même si la communication entre les êtres n'est pas chose facile, on ne le sait que trop.

*"Elle m'aime bien, la serveuse timide – cela se sent, je le sais simplement –, et moi je l'aime bien aussi, ce qui suffit, ce qui ne suffit pas. Nous nous sommes vus cent fois, à l'heure du café-crème. Ni l'un ni l'autre ne connaissons nos noms, nous ne nous connaissons jamais."* (p. 26)

Ce livre tourne le dos à la poésie poétique mais indique fermement que l'écriture est autant écoute de l'autre qu'expression de soi. Et ce n'est pas rabougir la page que d'en faire un lieu commun, un moment d'humanité, pour dénoncer ou compatir, selon les rencontres.

---

*Inoubliables et sans nom* L'Amourier éditions, 2009.

*par Thierry Guidet* (Revue urbaine Place Publique novembre/décembre 2009 N° 18)

Croquis, esquisses, profils perdus de femmes qui sont l'indépassable horizon du rêve de l'homme. Bernard Bretonnière les recueille en une sorte d'herbier qui sent bon les saisons enfuies : celle qu'il a prise en stop jusqu'à la boîte de nuit et qui pissa sur son siège de voiture ; sa voisine au concert, dont il croyait toucher la jambe ; la passante du café Molière ; la jeune fille de la place Saint-Sulpice ; la dame du Prisunic ; la serveuse du bar-PMU ; la boulangère dont il aimerait effleurer la main ; la lectrice dans le métro ; la cliente du restaurant rapide qui avait des porte-jarretelles rouge sang et qui ouvrit les jambes le temps d'un regard...

Toutes celles-là et toutes les autres femmes de la vie de Bernard Bretonnière, de nos vies à tous. Et cette question : "Quel est ce mal exquis capable de me faire tomber amoureux douze fois par jour ? Qui sommes-nous, petits bonshommes, à ne vivre, peut-être, que de frôler les femmes ?"

---

*Inoubliables et sans nom* L'Amourier éditions, 2009.

*par Cathy Barreau* (Revue Encres de Loire automne 2009 N° 49, page 30)

L'oreille tendue, le regard attentif, le narrateur déambule dans sa vie quotidienne et saisit les phrases ici et là, accroche les silhouettes et les yeux. Chaque passant devient ainsi le personnage d'une scène très intime, celle que le narrateur imagine à travers sa démarche, son corps, sa façon de porter les vêtements. Souvent il lui parle, commente, et écrit toute une vie en un paragraphe, 160 textes courts.

Que cherche-t-il, l'homme qui écrit, quand il dévisage une femme, s'émeut de la trivialité d'une conversation, s'indigne des coups donnés, s'étonne lui-même de ses propres conventions ? Le bonheur !

*"C'est à peu près ceci qu'il me faudrait expliquer à celle que je dévisage – impudiquement, qui sait – derrière la vitre de sa voiture arrêtée au même feu rouge que moi, sur la file de droite : – la femme qui m'aime et que j'aime suffit à mon corps, et davantage, mais c'est tout autre chose que je désire en vous, beaucoup plus loin, tellement loin, trop loin. Le bonheur ?... Allons, n'en parlons plus, car déjà le feu vert."*

Mais le monde est gris et vieux.

Et la jeunesse sait tout : “*Que reste-t-il d’ambiguïté aux mots pour sauver l’innocence ?*”

Il reste la littérature, les livres qu’il lit dans le bar PMU de sa banlieue : Artaud, Faulkner, Frénaud, Adamov... des livres “*grossiers, cruels, violents, bourrés de saletés*”. Il reste les silhouettes d’hommes qui seraient Beckett, Genet, Serena se promenant dans la bibliothèque, compagnons d’infortune, clin d’œil à la vie pourtant.

Les femmes n’écrivent pas. Elles sont très belles, ou pas très jolies, ou carrément laides. On leur pardonne ceci et cela. Elles sont inaccessibles de toute façon. Elles ont leur mystère, force et tendresse, mères en lesquelles on aimerait se blottir pour être enfin consolé.

Ce serait bien cela le bonheur, celui qu’on n’aura jamais, pense-t-on. C’est un livre d’une humanité féroce et tendre. De la compassion et ce qui pourrait être de la lucidité – et qui est une façon de lire la vie de l’autre avec ses propres critères – se croisent dans les phrases d’un narrateur souvent désabusé ; un narrateur qui ne serait que le spectateur qui hésite à entrer là où se joue le cœur de nos vies : la fantaisie et le miracle.

## Bernard Bretonnière, l’enchantement de l’instant

*Ouest-France* (17 novembre 2009)

*Ce qu’il y a avec les poètes, c’est qu’ils vivent dans le respect des choses précaires. Ils vont remarquer la couleur d’un mot. La musique d’un geste, d’un regard, d’un soupir. D’une feuille qui vole. Parfois une odeur qui monte en nous à les lire, une senteur comme une rose trop ouverte. La fragilité d’une fleur qui va se défaire, pétale après pétale.*

C’est ce que déclare son ami Jacques Serena au sujet de Bernard Bretonnière, lequel vient de faire paraître un bien joli objet, intitulé *Inoubliables et sans nom* (éd. L’Amourier).

Une liasse de pages pour évoquer les petits instants de la rencontre fugitive, du sourire esquissé, de la main frôlée, du pas que l’on suit et qui s’éloigne, du parfum furtif à jamais perdu... Oui, *toutes les belles passantes* – et les autres – *que l’on n’a pas su retenir*. Le miracle de l’instant, aussitôt né qu’évanoui, sans espoir de retour, comme le temps qui passe laissant flotter son mystère et ses vaines espérances. La part du rêve, du possible, de l’étrange et de l’indéfinissable pouvant surgir de nulle part, au gré de la rencontre, dans un train, dans la rue ou ailleurs, dans le cheminement du rêve éveillé des poètes qui, comme le dit si bien Ferré, *sont de drôles de types*.

Extrait : *Elle joue avec l’emballage argenté d’un paquet de cigarettes plié en papillon qu’elle fait inlassablement tourner entre ses doigts très fins. Elle porte un regard loin, dans un au-delà où nul ne saurait la rejoindre. Un grain de beauté à peine disgracieux fait un petit relief sur son nez. Sur la tablette au-dessus de ses jambes croisées, un livre : D.A.F. Sade. De l’autre côté de l’allée, un homme, jeune aussi, lit un album de Blutch. Mes voisins de TGV sont gens de goût, ce matin.*

Bernard Bretonnière est collaborateur d’éditeurs (L’Atalante, Joca Seria), membre du comité de rédaction de la revue de poésie *Jungle*, travaille à Saint-Herblain et vit, lit et niche au cœur d’un petit village des bords de Loire où il rêve que la littérature puisse nommer le monde, et tout le monde. Il a publié des proses et des poèmes dans un grand nombre de revues et près d’une dizaine de livres (poésie, proses et nouvelles).